

2003, une année fructueuse

Dix mois se sont écoulés depuis notre premier bulletin, dix mois au cours desquels l'association n'a pas perdu son temps.

Le puits d'Ewéry est terminé depuis avril 2003. Sa profondeur finale est de 28 m et il a coûté un peu plus de 14 000 €.

Pendant la réalisation des travaux de ce premier puits, d'autres villages des environs ont pris contact avec nous pour nous demander de les aider. Leurs problèmes d'eau sont au moins aussi graves que ceux d'Ewéry. Nous ne pouvions pas leur dire non.

Les travaux d'un deuxième puits ont donc commencé à Koumbé fin octobre 2003 et un troisième puits devrait être réalisé à Okoyéri au cours du premier semestre 2004.

Notre association n'envisage pas de faire d'autres puits dans l'immédiat. En effet, apporter l'eau à un village ne suffit pas. Les relations de confiance qui existent maintenant avec les villageois vont nous permettre de réaliser avec eux d'autres projets.

L'irrigation de jardins maraîchers à Ewéry et une plantation d'eucalyptus à Koumbé sont actuellement à l'étude. Ces projets de développement local, élaborés par les villageois eux-mêmes, leur permettront de rester travailler dans leur communauté après la récolte du mil. Nombre d'habitants sont en effet actuellement contraints à un exode saisonnier pour aller travailler à Bamako ou dans un pays voisin.

Le développement économique favorisera également la création d'écoles car les villageois pourront alors financer la construction des bâtiments scolaires et rétribuer eux-mêmes des

instituteurs si les pouvoirs publics restent déficients. Il n'y a aucune école actuellement dans les trois villages.

Dans le domaine sanitaire, l'association a créé à Ewéry et à Koumbé deux dépôts de médicaments qui contiennent pour l'instant quelques médicaments de base faciles à utiliser. « Villages Dogons » a financé l'achat initial et chaque dépôt fonctionne ensuite de façon autonome :

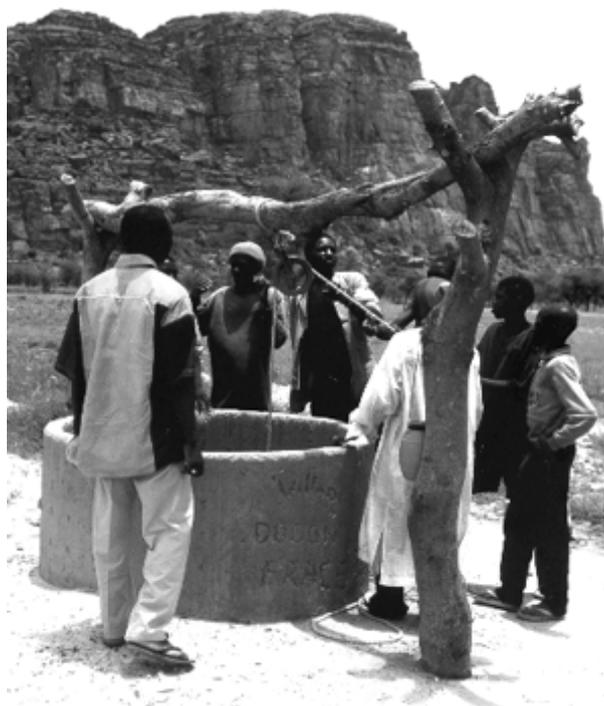
l'utilisateur paie le médicament à son prix coûtant, ce qui permet de reconstituer le stock quand celui-ci est épuisé. Un habitant d'Ewéry va suivre une formation de trois mois à l'hôpital de Douentza pour acquérir quelques connaissances médicales fondamentales.

Notre rôle dans toutes ces actions est de donner aux villageois la marge de manœuvre qu'ils n'ont pas actuellement, car ils pratiquent une agriculture d'auto-subsistance et disposent donc de très peu d'argent.

Les projets sont élaborés avec les habitants et les décisions sont prises par

eux. Pour l'irrigation des jardins maraîchers par exemple, un comité de gestion de dix villageois pilote le projet. Notre association avancera les fonds pour les travaux d'aménagement (environ 10 000 €) et cette somme sera ensuite remboursée progressivement par le comité de gestion qui prélèvera et vendra un quart de la récolte à cette fin.

Il est indispensable que les réalisations puissent fonctionner sans nous et que les bénéficiaires soient, ensemble, les décideurs et les acteurs de leur propre développement.



Les travaux du deuxième puits ont commencé

Mardi 23 octobre. Après un parcours cahoteux d'une trentaine de minutes sur des pistes bien difficiles pour la Peugeot 504, Moussa, José et Serge arrivent sur le site du puits de Koumbé. Les travaux ont commencé aujourd'hui. Une dizaine d'hommes s'activent autour du trou déjà profond de 42 mètres. La



première tâche est de vider l'eau accumulée au fond pendant la saison des pluies qui vient de se terminer. Ce sera ensuite le tour de la boue qui s'est déposée au cours des années et on atteindra la roche en début d'après-midi. Le puits se retrouvera alors dans l'état où les travaux l'avaient laissé il y a une dizaine d'années : l'ONG qui a creusé les 42 premiers mètres avait dû arrêter le chantier, pour des raisons mal élucidées, avant que l'eau soit atteinte.

Ces premières scènes sont bien sûr filmées par José qui n'a pas tardé à sortir sa caméra. Sa moisson d'images se poursuivra toute la semaine et au total ce sont dix heures de rushes qui vont notamment alimenter le documentaire que José nous a proposé de réaliser sur la construction du puits de Koumbé. Une fois la roche atteinte, le marteau-piqueur entre en action pour forer des trous d'un mètre de profondeur au fond desquels la dynamite est ensuite déposée .

Une première explosion retentit dès le premier soir. Moussa fait la moue : le bruit a été trop fort, ce qui lui fait craindre que cette première charge n'ait pas été très efficace. Un bruit plus sourd est de meilleure augure. Il faudra attendre demain pour le vérifier, car plusieurs heures doivent s'écouler pour que les poussières et les gaz nocifs provoqués par l'explosion s'évacuent, permettant aux ouvriers de redescendre au fond du puits pour reprendre les travaux.

Le lendemain matin, les craintes de Moussa se voient hélas justifiées. La roche ne réagit pas

bien à la dynamite : très dure, elle se transforme en sable sous l'impact de l'explosion, ce qui réduit son efficacité. La déflagration est en quelque sorte étouffée et l'onde de choc ne se propage pas bien. Les travaux avanceront donc lentement au cours de la semaine .

Le travail est très pénible au fond : il fait chaud, très sombre, et l'air, qui se renouvelle lentement à une telle profondeur, est à la limite de l'irrespirable. Deux équipes de deux ouvriers se relaient toutes les heures. A la surface, une dizaine de villageois travaillent en permanence pour manœuvrer le treuil et transporter les déblais. Plusieurs viennent de Guenebana, un village voisin, qui utilisera également le puits.

Bien que les travaux soient fort dangereux, la bonne humeur est permanente. José a tout de suite été adopté ; tout le monde s'est rapidement habitué à la présence de la caméra et une véritable complicité s'est installée entre filmeur et filmés. Après chaque prise de vues, José fait en effet visionner son travail sur l'écran du caméscope ; à chaque fois, plaisanteries et éclats de rire fusent du groupe.

Dimanche 3 novembre. Une dernière visite au chantier ; l'avion du retour décolle demain matin et nous devons rejoindre Mopti cet après-midi. Malgré des journées de dix heures, moins d'un mètre a pu être creusé cette semaine.

Dimanche 14 décembre. Coup de fil de Moussa : l'eau est atteint à 50 mètres de profondeur. Il reste encore 4 ou 5 mètres, les plus difficiles car il faut vider chaque matin toute l'eau qui est arrivée pendant la nuit avant de continuer à creuser. Si tout se passe bien, les travaux devraient être terminés pour notre prochain séjour au Mali, la deuxième quinzaine de février.



En visite chez Dijo et Moussa

Sans doute connaissez-vous le nom de Moussa KASSOGUE, le puisatier. Nous aimerions vous emmener visiter la concession où il vit, là-bas, à Douentza au Mali.

Franchissons la large entrée qu'aucune barrière ne sépare de la rue. C'est le « petit soir », la fin de l'après-midi où la chaleur commence à tomber. Il nous faut d'abord aller saluer le Papa de Moussa qui, assis dans un fauteuil, fume une cigarette, pensif. Parti tôt ce matin sur sa mobylette bleue, un fusil en bandoulière, il a travaillé dans son champ une partie de la journée ; ses enfants ont beau lui dire qu'à 68 ans il pourrait bien se reposer, il n'en fait qu'à sa tête. Alors que nous nous dirigeons vers lui, le voilà qui rappelle à l'ordre Mohamed, le jeune fils de Moussa, qui est grimpé sur le motoculteur qui trône au milieu de la cour.

Les salutations sont un véritable rituel en Afrique : bonjour, ça va bien ? la santé ? ça va vraiment ? la famille ? ça va quand même ? ... prendre le temps de se saluer, voilà bien une idée d'africains !

Allons maintenant saluer la Maman de Moussa qui, assise sur son lit, sous le auvent, nous accueille d'un large sourire et avec tellement de gentillesse : « Aw ni ce » (bonjour), et le voyage ?... asseyez-vous... asseyez-vous ...

Inutile de refuser : vous ne pouvez pas rester debout en Afrique. Et nous assistons au « jeu-des-chaises-par-ordre-d'âge ». En voici les règles : celui d'un âge inférieur à l'arrivant qui disposait du meilleur siège doit le céder sur le champ. Lui-même chasse un plus jeune pour récupérer un bout de vieille banquette de voiture, le mortier ou une boîte en fer retournés ; en bout de chaîne, les petits qui atterrissent dans la

poussière.

Vous voilà assis. On ne vous offrira pas le rituel gobelet d'eau ; c'est bien connu, le toubab ne boit que de l'eau minérale, dont le prix d'une seule b o u t e i l l e représente un salaire journalier acceptable à Douentza.

Mais peut-être prendrez-vous en peu de thé ? C'est

le deuxième, le meilleur pour beaucoup. Le premier est très fort ; jugez-en par le dosage : un verre de thé vert « gun power », deux verres d'eau et un bon demi-verre de sucre. Le même marc servira aux deux suivants dont la force va donc en décroissant. Le thé se boit d'un coup : on attend votre verre pour servir les autres !



Le soir tombe maintenant. Sur votre gauche, Dijo, la femme de Moussa, pile des oignons dans un petit mortier. A droite, au pied de l'escalier qui conduit au toit en terrasse où vous dormirez tout à l'heure, d'autres femmes s'activent autour d'une énorme marmite posée sur un foyer alimenté par des morceaux de bois mort. Ramata et Mohamed jouent avec des petits poissons agonisants, qui tressautent de temps à autre pour leur plus grande joie. Peut-on rêver de plus merveilleux jouets ? On peut se les lancer, les rouler dans la poussière, les triturer, les mettre dans l'eau, les glisser dans une bouteille en plastique qui traînait par là et toutes ces tortures n'empêcheront pas de les faire griller plus tard sur des braises...

Voilà Seydou, le fils aîné de Moussa, qui sort le téléviseur de la maison de ses parents pour l'installer au milieu de la cour. Des voisins arrivent bientôt - l'entrée est libre - et il y a vite une trentaine de personnes assises en arc de cercle devant la télévision.

Le feuilleton brésilien, qui passe chaque jour depuis des mois, va commencer. Les femmes abandonnent leurs casseroles, les petits arrêtent leurs jeux, le grand-père lui-même rappelle à l'ordre un jeune qui, assis devant lui, avait oublié qu'il n'était pas transparent.



Vous n'êtes guère intéressé par ce mélo. D'ailleurs le thé a rempli son office et vous êtes pris d'un besoin aussi urgent que naturel. Prenez une lampe torche et en route pour les sanitaires qui sont à l'autre bout de la cour, près de l'entrée. Vous passez devant l'étable et le poulailler ; très bibliques, l'âne et le bœuf gardent le temple et se reposent des durs travaux de la journée. Vous dépassez ensuite la « salle de douches ». Il s'agit d'une petite pièce, sans toit ni porte, dont les murs sont montés en torchis sur 1,50 m. de hauteur, ce qui permet aisément de voir la tête de la personne qui s'y trouve. Dans la deuxième pièce, dont les dimensions somptueuses justifient le nom de « lieux d'aisance », on y entre par un sas en chicane. Cela permet de s'annoncer afin de ne pas déranger la personne occupée en ces lieux et dont la position accroupie ne laisse pas dépasser la tête comme dans la pièce voisine. Avant de vous isoler, vous avez pris soin de vous munir d'une bouilloire en plastique toujours prête dans la cour pour les ablutions rituelles ou

des utilisations plus prosaïques. Vous aurez sans doute également glissé dans une poche le précieux papier rose dont un toubab ne saurait se passer.

Il va falloir viser dans un trou circulaire d'une quinzaine de centimètres de diamètre, pratiqué au centre d'une dalle en béton légèrement bombée. La nuit étant tombée, l'affaire est particulièrement délicate. Il vous faut repérer, avec votre lampe de poche, l'orifice finement ourlé de magnifiques cafards aux longues antennes qui se sont installés un domicile douillet dans la fosse où ils s'abritent pendant la chaleur de la journée.

En quittant ces lieux enchanteurs, vous croisez les voisins qui sortent de la concession : le feuilleton est terminé et la vie reprend ses droits !

Odile FRENEHARD et Serge FOURNY



Le point financier

Le coût total du projet « Trois puits pour le Mali » est évalué aujourd'hui à 34 000 €. Au cours du premier exercice (du 01/09/02 au 31/08/03), l'association a pu consacrer 10 000 € à ce projet. Par ailleurs, depuis le 1^{er} septembre 2003, 10 200 € ont été envoyés au Mali. Enfin, le Conseil Régional d'Ile-de-France a décidé en décembre 2003 de nous attribuer une subvention de 6168 € qui devrait nous être versée dans trois mois environ.

Ce sont donc au total plus de 26 000 € qui ont été réunis par l'association pour la réalisation des trois puits. Les habitants d'O-koyéri contribuant pour 1500 € à

la construction de leur puits, il reste à trouver 6500 € ; nous sommes donc sur la bonne voie.

Contact

Villages Dogons Président : Serge Fourny
6 allée des Primevères - 95630 Montmagny - Téléphone : 01 39 83 24 28.

<http://www.villages-dogons.org>
E-mail : contact@villages-dogons.org